



SAINT-PETERSBOURG

06 Octobre – 13 Octobre



Voilà notre petit groupe de 34 dans la ville de Pierre, parti en toute confiance guidé par Beatrix Adler, qui, souriante, très professionnelle avec modestie et naturel, toujours attentive, constamment disponible, veillant au confort de chacun et à l'écoute de tous, sera tout au long de notre périple tant un merveilleux ange gardien qu'une organisatrice hors pair. Il fait 12 °. Le ciel brumeux s'assombrit déjà, ce ciel si fantasque qui nous offrira tant d'occasions d'admirer ses caprices....

Notre premier contact avec « Piter », comme disent les Russes, s'appelle Elena, « Liéna » en vérité, car l'usage du diminutif est naturel au russe. Vive, gaie, maîtrisant excellentement le français, Liéna sera pour nous non seulement une guide cultivée amoureuse de sa ville, mais une jeune femme chaleureuse, drôle, les yeux noisette pétillant d'humour.

Notre bus immaculé, dont le hayon porte l'aigle bicéphale orné du mot « Russia », est entretenu et piloté par Boris : visage rond, moustache ronde, nez rond, yeux ronds, patient, souriant, discret, Boris aura 100 fois tendu galamment la main aux dames pour les aider à descendre du bus à chaque halte.

L'aéroport de « Pultovo » est loin du centre et les embouteillages fort denses. Cette marche lente forcée offre à Liéna l'opportunité de nous donner quelques informations sur la ville, qui compte près de 5 millions d'habitants. Après l'interminable avenue de Moscou, nous atteignons enfin la Perspective Nevski, bordée de superbes palais baroques illuminés, jouxtant d'élégantes boutiques de fourrures ou de grandes marques dans une débauche de lumière. Enfin, nous voici à bon port, devant l'hôtel « Moskwa », face à la « Laure » Saint Alexandre Nevski. Arrêt sur image 15 ans plus tôt : malgré quelques modernisations non encore achevées, nous voici dès le tambour d'entrée de retour au pays des Soviets, dans toute sa pompe convenue et sa rigidité : couloirs interminables, chauffage fantaisiste, draps de lit trop courts, salle à manger immense parée de ce rouge grenat si prisé de l'ancien régime, dont l'entrée est sévèrement gardée par un cerbère peu amène, auquel il faut montrer patte rouge ou plutôt carte bleue et blanche de l'hôtel pour accéder à un buffet dont la variété restera immuable pendant tout notre séjour. Toujours en vogue également : la soirée bruyante, en l'occurrence pour fêter la fin des championnats du monde d'escrime, qui consiste en gros à hurler une partie de la nuit autour d'une variété de wodka (c'est le pluriel de wodka : grammaire oblige) et à empêcher à coup sûr la moitié des clients de l'hôtel de dormir. Une spécialité typiquement soviétique, toujours très prisée également en Pologne ou en Slovaquie !

Tout le monde est un peu las et je quitte le groupe, puis mes bijoux, et pars le nez au vent musarder alentour. Je me faufile dans plusieurs arrières-cours invisibles pour le passant pressé. Bas les masques et foin des illuminations ! Je retrouve le vrai cadre de vie des Russes, et encore, ceux qui vivent ici sont-ils particulièrement choyés : flaques d'eau croupie entre les pavés disjoints, poubelles branlantes et débordantes, escaliers de guingois, portes ébréchées mais parfois équipées de codes, vitres cassées. J'aperçois une « Jigouli » (nom russe de la « Lada ») hors d'âge dans un coin, un matou famélique assis sur le capot en guise de logo. La misère entr'aperçue dans l'interstice des palais ...



J'observe avec curiosité le déplacement en zigzag d'une toute jeune fille : elle va de poubelle en poubelle récupérer toutes les boîtes métalliques qu'elle peut y trouver, les écrase d'un coup sec du pied et les fourre vivement dans un gros sac en jute jeté sur son épaule. Je l'aborde, lui donne un coup de main sous forme de coup de talon : elle est étudiante et revend ses trésors à des ferrailleurs, ce qui lui permet de payer un petit loyer en banlieue proche.

Dimanche matin, premier choc : dans cet hôtel de 700 chambres, une foule invraisemblable emplit notre belle salle à manger grenat. Chacun attrape ce qu'il peut, car l'heure c'est l'heure : Boris et Liéna nous attendent pour un tour de ville en bus. Le brouillard voile ce qu'Herzen appelle « cet empire de façades froides et géométriques », dont beaucoup, bellement restaurées pour le 300^{ème} anniversaire de la fondation de la ville, émerveillent par leurs couleurs. La brume rend toutes choses évanescences et un peu irréelles, en harmonie avec cette ville qui ne l'est pas moins : ainsi, chacun a-t-il sans doute, en prêtant une oreille attentive aux commentaires de Liéna, rêvé à sa manière ... Nous longeons l'église Saint Isaac, face à laquelle vécut Diderot lorsqu'il rendit visite à la Grande Catherine, dans l'hôtel Narychkine aujourd'hui disparu. Sur la place, nous voici devant le Palais Marinski, offert par Nicolas Ier à sa fille Marie, qui ne s'y plut guère et finit par le quitter, lasse d'apercevoir chaque matin de ses fenêtres la statue équestre du Tsar, qui lui présentait les fesses de son père et la croupe de son cheval !

Sur la place du Sénat, autrefois place des « Décembristes » (Dekabrist en russe), admirable est la très célèbre statue de Pierre le Grand, œuvre du sculpteur français Falconnet. Regardant vers la Néva, Pierre gravit à cheval le « rocher-tonnerre », un peu comme s'il voulait défier les éléments naturels. Sa main droite est impérieuse, son visage intrépide.

Nous longeons la Néva, mais difficile d'apercevoir l'Amirauté dans le voile de brume qui ne s'estompe que fort lentement, pour atteindre le Palais d'Hiver, qui abrite le musée de l'Ermitage. Que dire de cette débauche de vert, de blanc et d'or, de cette interminable façade coupée par le

« Petit Ermitage » ? Fenêtres à chambranles richement décorés, colonnes ioniques, corniches, statues dressées sur la balustrade, dorures, escaliers contournés : partout, c'est une abondance grandiose de luxe et de magie, qui fait oublier le bon sens et l'utilité. Imperturbable, Boris a prévu la prochaine halte au Champ de Mars. Ce vaste espace accueille aujourd'hui le « Monument aux Héros de la Révolution ». Y brûle la flamme éternelle du souvenir, transportée tout exprès depuis un atelier de fonderie « stakhanoviste » ! J'observe cet ouvrier désœuvré et sans doute fidèle consommateur de wodka, qui s'approche en titubant de la flamme pour y allumer sans façon son mégot. Cet arrêt n'est pas passionnant et chacun est heureux de regagner le bus, qui contourne le Champ de Mars et franchit la Moïka, approchant la très belle église du « Saint Sauveur sur le Sang Versé », de facture typiquement russe, construite par le fils d'Alexandre II, là même où fut assassiné le Tsar réformateur, au bord du canal Catherine, le 1^{er} mars 1881.

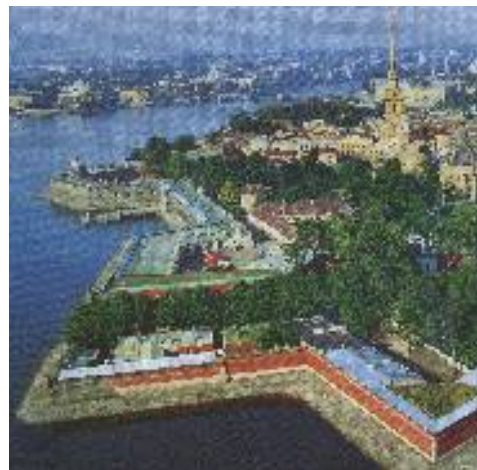
Après avoir entrevu le joli et modeste « Palais d'Été » de Pierre le Grand et le beau « Palais de Tauride » puis traversé deux places très staliniennes, nous voici devant le ravissant couvent bleu et blanc de Smolny, flanqué de deux élégants pavillons latéraux XVIII^{ème} et d'une église. Achevé sous la Grande Catherine, celle-ci y fonda un Institut pour l'éducation des jeunes filles de la noblesse, qui deviendra, au cours de la Révolution, le siège de l'état-major de Lénine. A propos, avez-vous bien écouté Liéna et vous souvenez-vous de l'origine du mot « smolny » ?

Soudain, pour refléter bellement le bleu des façades, le brouillard se dissipe. Un « col de marin » apparaît timidement dans le ciel et fête une jolie mariée, entourée d'une nuée de demoiselles tout aussi décolletées que courtement vêtues...



Tous avons une petite, et même certains, grande faim, qu'il faut promptement assouvir, car nous filons vers la Forteresse Pierre-et-Paul, après avoir franchi la Néva. Je m'abstiens de redire ici avec infiniment moins de brio ce qui fut évoqué par Liéna.

Nous retiendrons que la première pierre de la Forteresse correspond à la fondation de la ville, en 1703 et que la capitale se construira peu à peu tout autour de cet édifice, puissant ou élégant selon l'angle où l'on se place, et dont les fondations reposent sur 40.000 pilotis. Je songe notamment à ce ravissant pavillon construit pour abriter la barque du Tsar, à l'intérieur somptueux de l'église à trois nefs, à ses décors en trompe-l'œil, à cet heureux mélange de baroque italien et d'éléments très russes, en particulier l'impériale iconostase, où le Christ porte le vêtement d'apparat des Tsars. Sobres et ordonnés, tous les tombeaux des Romanov sont là, protégés de petites grilles ; celui d'Alexandre II est en jaspe. Seuls, Nicolas II, canonisé par l'Eglise orthodoxe, son épouse, ses quatre filles et le Tsarévitch Alexis reposent dans la Chapelle Sainte-Catherine. Leurs restes ont été ramenés de Iékatérinbourg en 1998. Je pense au sort de ces jeunes filles, toutes très belles ; un moment d'émotion passe...



En petit groupe, nous évoquons par comparaison l'enchevêtrement et l'obscurité angoissante de la Crypte des Capucins, où repose la dynastie des Habsbourg à Vienne. Quel contraste ! Au sortir de l'église, la statue moderne de Pierre le Grand fait sourire : petit visage étroit, pieds et mains démesurés ! Des plaques murales rappellent les années d'inondation, angoisse des Petersbourgeois lorsque le vent souffle du sud-ouest et fait refluer les eaux du Golfe de Finlande vers la ville.

Cette longue et instructive journée s'achève vers 17 heures. Notre groupe se disperse, qui pour vaquer à quelques achats artisanaux, qui pour assister à l'office catholique animé en français par des étudiants africains en l'église Sainte-Catherine. Les héros du jour sont sans conteste Messieurs Tabet et Schroeter : le premier, agressé dans le métro, défendra son portefeuille avec une pugnacité digne d'éloge et nous déplorerons hélas le vol dont est victime le second !

Lundi matin, traversée de la place Saint Alexandre Nevski pour une visite de la « Laure » qui porte son nom. Ce grand monastère est le siège d'un évêché, dont l'Archimandrite (Abbé) devint Métropolitain (Evêque) dès la fin du XVIII^{ème}. Les bâtiments conventuels s'ordonnent autour de l'église de la Trinité. Le couvent abrite le cimetière où reposent, non loin de Dostoïevski et de Gogol, le savant Lomonossov et l'épouse de Pouchkine. Face à l'entrée du cimetière est assise en tailleur une jeune mendiante, avec son chien Mishka.

L'après midi, nous nous mettons en route vers le Palais Youssoufov. Beaucoup d'entre nous gardent à coup sûr en mémoire la splendeur de cet édifice inscrit au catalogue de l'Unesco, qui fut la plus belle demeure de cette célèbre famille : arabesques en bois précieux des parquets, lustres en papier mâché de la salle des banquets, éblouissement des vert, bleu, rouge des soieries XVIII^{ème} tapissant les salons, salle mauresque dont la cheminée d'onyx se teinte en rose lorsque le feu y pétille, magnifique portrait de la Princesse Zénaïde, fine, arachnéenne, superbe dans sa toilette de bal.

Au sous-sol, la reconstitution à l'aide de mannequins en cire de l'assassinat de Raspoutine, perpétré en décembre 1916 par le Prince Félix Youssoufov avec la complicité de quelques amis de la haute noblesse, dont le Grand-Duc Dimitri Romanov, qui s'enfuira à Paris et deviendra l'amant de Coco Chanel ! Tant d'opulence donne un peu le tournis et nous regagnons notre cher hôtel « Moskwa », où une partie d'entre nous dispose d'un bref temps de repos avant d'assister à un spectacle folklorique, un peu touristique, certes, mais dont la cadence reste gaie et enlevée.



Voici mardi : l'essentiel est consacré à la visite du Palais d'Hiver et, bien sûr, aux collections de l'Ermitage. Cela tombe à point nommé, car il fait gris et pluvieux ce matin-là. De la foule impatiente qui piétine sur le trottoir se distingue un fort contingent de très jeunes militaires, l'imposante casquette russe rejetée vers l'arrière, en bel uniforme : ce sont sans doute de ces « Cadets » de l'une des 21 écoles militaires que compte Saint-Petersbourg.

Parmi nous, beaucoup font l'emplette d'une brochure détaillée sur ce remarquable musée. Mentionnons donc simplement les colonnes de jaspe de la salle des Primitifs italiens, l'horloge hydraulique du Palais ou les magnifiques tapisseries du couloir des Ministres. Chacun va ensuite à sa guise et à son rythme admirer les tableaux, dont je m'interdirai de parler, tant il me paraît sage de suivre le conseil de Mallarmé, disant « qu'il fallait toujours s'excuser de parler peinture ».

C'est donc en ordre dispersé que tout le monde se retrouve à 20 heures pour assister au « Lac des Cygnes ». La chorégraphie demeure celle de Marius Petipa. La médiocrité du danseur étoile qui le dispute à celle d'un chef d'orchestre âgé au beau visage, est rachetée par un ravissant quadrille de « cygnes » et le « ballet des papillons ». Mais foin de sévérité : le décor de ce petit théâtre à l'italienne de l'Ermitage, orné d'un superbe rideau de scène, vaut à lui seul le déplacement.

La journée de mercredi, nous la passons à Novgorod, qu'on atteint au bout de deux bonnes heures de trajet. Après les fastes petersbourgeois, nous pénétrons dans la campagne russe : c'est l'unique opportunité qui nous est offerte de voir la « vraie » Russie et non point sa seule façade, et à ce titre, cette escapade reste, me semble-t-il, l'un des moments les plus instructifs de notre voyage.

Novgorod (la « Ville Nouvelle » en russe) aux 52 églises connut une gloire prospère dès le IX^{ème} siècle, fut un centre de commerce fluvial et de foires réputées, subit l'invasion tatare et finit par décliner au XIV^{ème} au profit de Moscou, mais demeure toujours l'un des débouchés fluviaux de Saint-Petersbourg. On y visite ce « Musée de plein air », qui reconstitue avec plus ou moins de bonheur la vie rurale et l'habitat de jadis, avec ses murs en sapin et ses toits en tremble.

Novgorod, c'est aussi un kremlin (forteresse) de 12 ha, avec triple rempart de terre, de bois et de briques, sa tour miraculeusement échappée aux bombardements en 1941 ; c'est le monastère Saint-Georges, l'église Sainte-Sophie, la plus ancienne de Russie, ses coupes en forme de casques de guerriers russes, dont la principale a été redorée, ses fresques, ses icônes, cette cloche géante de 1862, gloire de la Russie, symbole de ses victoires contre Tatares ou Suédois, et cette très belle vue sur le lac Ladoga.



Mais dans cette campagne, parcourue sous un ciel clair, que voyons-nous ? Un paysage plat, au sol argileux piqueté de bouleaux dont le reflet argenté vibre dans la lumière. Un habitat dispersé entre champs de choux et de pommes de terre, entrecoupé de bois où se cachent champignons et aïelles. Les maisons demeurent d'une émouvante pauvreté et témoignent d'un archaïsme profond et quasi immuable : minuscules « datchas » basses, parfois peintes de couleurs vives, aux fenêtres étroites ornées d'une frise, isbas en rondins chauffés au bois, jardins potagers, indispensable appoint à une nourriture familiale basée certainement encore sur cette sorte « d'assolement triennal » que sont le chou, la betterave et la pomme de terre. Cà et là, quelques vergers, et, partout, les « pelouses russes », ces amas d'herbes folles poussant en toute fantaisie en bordure de la rue principale des villages.

Pauvres sont les ressources, pauvres sont les villageois. Comme l'ont fait leurs aïeux depuis des siècles, la « babouchka » âgée tire toujours l'eau au puits et la rapporte sur ses épaules grâce à un système de palan, tandis que le « diedouchka » sarcle son bout de jardin, courbé vers le sol. Ces habitants de la campagne ont leurs homologues urbains : qui d'entre nous n'a pas croisé, dans les passages souterrains de la perspective Nevski, ces pitoyables vieilles aux yeux bleus qui, debout des heures durant, proposent aux passants de pauvres bonnets confectionnés au crochet ou des mitaines tricotées main ?

De cette journée, chacun de nous retient enfin l'émouvant récit que nous fait Liéna des années de sa jeunesse soviétique, de cette méfiance innée de l'étranger et de cette crédulité sans faille pour « des lendemains qui n'ont pas chanté » !

Jeudi, à Tsarkoie Selo (« Le Village du Tsar »), tout est bleu : bleu le ciel, bleus les chandails ou foulards de plusieurs d'entre nous, bleue la façade baroque du Palais, bleus enfin les protège-chaussures que nous devons enfiler pour ne pas endommager les parquets !



Tsarkoie Selo, c'est l'incarnation d'Elisabeth, « la grande constructrice ». Rastrelli, qui en fut l'unique maître d'œuvre, a édifié un palais que l'on peut sans conteste qualifier de « bluffant » : escalier d'honneur, salle de bal, gigantesques poêles en faïence, enfilade des pièces d'apparat, Grande Galerie de 47 m sur 17, salle à manger verte, salon chinois, salle des tableaux, Cabinet d'ambre. Et partout, ce capricieux style rocaille doré.

Dans le parc, un ravissant hémicycle bleu et blanc borde un étang tranquille, où s'ébrouent des canards et un pavillon baroque est aménagé dans une grotte, où l'on assure que la Grande Catherine s'amusait beaucoup au temps de sa jeunesse ... Au bord du canal, enfin, le Petit Ermitage. Nous quittons les lieux un peu écrasés par tant de magnificence, qui me donne l'envie de parodier Mac-Mahon : « que d'or ! que d'or ! » !

Au cours d'une halte-carburant, Liéna nous apprend que Tsarkoie Selo fut la première ville électrifiée d'Europe, et, tandis que Boris se faufile péniblement à travers d'importants embouteillages, Marie-Catherine Dumas nous conte l'étonnante histoire de son aïeul Pierre-Dominique Bazaine, jeune polytechnicien brillant, appelé par le Tsar en Russie de 1810 à 1835, pour apporter ses compétences à l'aménagement des quais de la Néva, à la construction des écluses de Schlüsselburg et surtout à l'édification des coupoles de Saint-Isaac et de la Trinité.

On se hâte vers le bateau, qui nous permet, le temps d'une large boucle entre Néva et Fontanka, d'admirer cette ville que Pierre le Grand avait imaginé ne parcourir qu'en barque ! Mais le plus magnifique spectacle de cette mini-croisière, c'est le ciel qui nous l'offre : un ciel incroyablement tourmenté, capricieux, menaçant et serein tour à tour, parcouru de gigantesques cumulus sombres laissant entrevoir des échappées bleues : une inoubliable palette d'émotion et de couleurs...

Trop tard pour visiter Saint-Isaac ; nous faisons halte à Saint-Nicolas-des-Marins, vaste église baroque très « théâtrale » d'extérieur, très dorée à l'intérieur.

Notre séjour approche doucement de son terme et la journée de vendredi est largement consacrée au Palais de « Peterhof », auquel je préfère le beau nom russe de « Petrodvoretz ».

Tatiana Verbitska, Conservatrice du Palais, se rend disponible pour guider elle-même notre visite. Elle règne sur 800 personnes qui contribuent à l'entretien de cet édifice de légèreté et de grâce ; parmi elles, dix horlogers allemands, car toutes les pendules de « Peterhof » sont parfaitement à l'heure !

Les jardins de « Peterhof » sont fort beaux. L'humidité frisquette ne nous empêche pas d'admirer l'élégante façade de ce palais, qui fut le lieu de prédilection de Pierre le Grand. Le Tsar avait donné à nombre de bâtiments des noms français, sans doute en souvenir de ses visites à Versailles et à Marly. Il avait surtout tenté d'y « européeniser » la haute société russe : point de barbes et obligation pour les messieurs de tendre la main à leurs épouses pour descendre de carrosse ; pour celles-ci, port de robes décolletées à l'occidentale et cheveux découverts, obligation pour tous de se laver avant un bal, de ne plus se moucher dans ses doigts ni se glisser au lit chaussures aux pieds !

Nous faisons halte au retour à Saint-Isaac, première église édifiée sur les bords de la Néva, reconstruite par Auguste de Montferrand dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Depuis 1934, Saint-Isaac est une église-musée, qui abrite des œuvres d'art et a relativement bien résisté aux bombardements. On y entre : effrayant, « kolossal » ! Dans un décor surchargé de peintures et de dorures, on serpente entre colonnes en malachite ou en lapis et portes en chêne sculptées. Bref : il me semble qu'on a hâte d'en sortir...

Après un déjeuner tardif et dispersé, chacun vaque où bon lui semble jusqu'au dîner. Pour ma part, j'entraîne Odile et Claude vers cette ravissante église de Tchermé, petit joyau de style byzantin si difficile à dénicher que je l'ai manqué à chacun de mes passages à Saint-Petersbourg. Cette fois, nous la trouverons, non sans peine, au milieu des flaques de boue de la placette où elle trône, élégante et tout de rose revêtue. Il est hélas trop tard et le Pope éteint les lumières : encore ratée ! Mais surprise consolante : à quelques encablures, nous découvrons le tout dernier magasin « Villeroy et Boch ». Il a ouvert ses portes quinze jours plus tôt. Nous y entrons, y sommes reçus avec une grande courtoisie et nous y réchauffons quelques instants.

Samedi, jour triste, jour du départ... Nous quittons le « Moskwa », bagages déjà chargés dans le bus, et consacrons la matinée à la visite du Musée russe, installé dans un palais édifié au début du XIX^{ème} pour le Grand-Duc Michel, longtemps laissé à l'abandon et transformé en musée par Alexandre III, puis agrandi par la suite. Admirable est la salle des icônes peintes sur bois de tilleul. Nos « Vierges à l'Enfant », les Russes les nomment « Vierges de Tendresse » : plusieurs sont magnifiques, avec ces yeux immenses, reflets du monde spirituel. Mais dès le XVI^{ème}, leur grâce disparaît : la césure est saisissante. Les salles du Palais sont plutôt belles ; la peinture l'est moins, hormis quelques beaux portraits, mais les anecdotes sont drôles : on apprend par exemple que les dames de l'aristocratie plus belles que la Tsarine prenaient le risque de recevoir le fouet !.

« Dosvidania Elena! » ; « Dosvidania, Boris! » ; « Dosvidania Piter! » Notre avion survole la cité illuminée vite masquée par les nuages.

Je songe à cette ville étrange surgie des marécages par la volonté d'un seul homme au prix de la mort de milliers d'autres ; cette ville pas vraiment russe, qui, en quête d'identité, a toujours cherché à se rapprocher de la Russie profonde. Et je ferme les yeux avec cette vision du poète Dmitriev où ne surnage de Petersburg engloutie sous les eaux que la flèche de l'Amirauté, à laquelle Pierre aurait pu arrimer sa barque...

Marie-Françoise Hamard

Avec ses remerciements amicaux à Odile Villeroy, dont les notes précises et précieuses ont permis à ce texte d'être écrit.